

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

## LE ROUGE-GORGE DE St-SEWAN

LÉGENDE ÉCOSSAISE

(Pour la Famille.)

Des hauteurs où ils planent, les grands génies et les grands saints pourraient nous inspirer une crainte et un éloignement capables de paralyser toute émulation. Mais Dieu a voulu leur laisser d'innocentes faiblesses auxquelles nous reconnaissons en eux des frères et des membres de la famille humaine en même temps que nos héros et nos maîtres. C'est ainsi qu'Esopé jouait aux noix avec les enfants dans les rues d'Athènes. Dans une de ses odes les plus gracieuses, Anacréon a immortalisé l'aimable colombe, sa compagne et sa ménagère. Enfin, St-Jean lui-même, le front tout rayonnant encore des visions de Pathmos et des stigmates de la Porte Latine, parcourait, dit-on, dans sa vieillesse, les rues d'Ephèse, en caressant une colombe.

La tradition chrétienne nous offre, quelques siècles plus tard, un exemple analogue sous le ciel brumeux et dans les hautes terres de l'Écosse. Sewan, prieur de l'abbaye de Culross, oracle et vénération de la contrée, prodige d'austérité, de charité et de science, avait une prédilection marquée pour un petit rouge-gorge. Il l'avait arraché, dans une de ses promenades au milieu des forêts qui environnent Culross, aux serres d'un oiseau de proie et ne cessa, dès lors, de lui prodiguer les soins les plus paternels, en l'honneur du divin Maître dont le petit animal lui rappelait les souffrances. Je suis même certain qu'il s'arra-

chait à ses contemplations et à ses prières pour aller voir s'il ne manquait rien à son favori et s'il ne lui était rien arrivé. Lorsque le religieux faisait son frugal repas, l'oiseau venait familièrement prendre le sien dans sa main et boire dans son verre. Chaque fois que le vieillard chantait sur la harpe l'un de ces Psaumes, qui ont fait la consolation et la force des grands siècles chrétiens ou l'hymne ardent de patriotisme d'un vieux barde, le rouge-gorge, dès les premiers accents, battait vivement des ailes et l'accompagnait de ses gazouillements joyeux, jusqu'au moment où il venait, épuisé de fatigue, s'endormir sur l'instrument.

Avec ce petit commensal, Sewan avait, dans l'abbaye de Culross, un autre favori. C'était Kentigern, le fils d'un pauvre pâtre, qu'il avait recueilli, après avoir reconnu et longuement éprouvé la simplicité de sa foi, la bonté de son cœur et la vivacité de son intelligence. A cette époque où une féodalité batailleuse dédaignait d'apprendre, où le peuple besogneux n'avait encore que bien peu le temps et les moyens de le faire, les clercs et les moines étaient les seuls dépositaires de la science. Sewan instruisait son jeune disciple parmi les nobles enfants dont quelques grandes familles du pays lui avaient confié l'éducation. Kentigern tint bientôt la tête de leur élite par sa piété et par ses progrès dans l'étude des lettres et des sciences. Ce n'est pas que ses compagnons fussent tous moins bien doués que lui. Mais le temps qu'ils gaspillaient en occupations bruyantes ou en amusements frivoles, le jeune homme le consacrait à un travail sans relâche. Son vieux maître, glorieux d'un tel élève, se complut bientôt à voir en lui la lumière et la gloire à venir de son abbaye et, peut-être de la province entière.

Dédaigné jusqu'alors, en dépit de ses succès, par le plus grand nombre de ses condisciples fiers de leur naissance et de leur fortune, Kentigern ne tarda pas à devenir en butte à leur jalousie et à leur haine. Or de la jalousie et de la haine au désir de perdre celui qui en est l'objet, il n'y a qu'un pas. Les mépris, les calomnies, les violences, rien ne

rassasia la rage de ses ennemis. Le sang de ce manant ne valait pas un coup de rapière ni même de dague et sa science ne pouvait pas lui être ravie. Mais il n'en était pas de même de l'affection de son vieux maître. Quelle joie et quels applaudissements accueillirent celui qui, sous l'inspiration de Satan, proposa de faire coup double en se vengeant à la fois et d'un rival abhorré et de Sewan qui le préférait à tous. Le complot, rapidement tramé, fut plus vivement encore mis à exécution. Profitant de l'instant où le prieur était absent, deux des conjurés entrèrent dans sa cellule restée ouverte, poursuivirent, malgré les cris plaintifs—par lesquels il semblait leur demander grâce et plaider son innocence, malgré les efforts qu'il faisait pour leur échapper en voletant aux quatre coins de la pièce, le pauvre petit rouge-gorge, l'étranglèrent sans pitié et le laissèrent sans vie sur le carreau, après avoir eu soin d'abandonner un vêtement et un livre dont la présence devait mettre toutes les apparences et toutes les probabilités à la charge de Kentigern.

On devine aisément la surprise et la douleur de Sewan, lorsqu'il retrouva son oiselet glacé et raidi par la mort. Mais sa colère éclata plus vive encore en découvrant la toque et le missel enluminé, présent du maître à son élève, qui, selon l'ordre naturel des choses, ne lui permettaient pas de se ..... méprendre sur l'auteur d'un forfait aussi odieux qu'inutile. Kentigern vint le lendemain, affectueux et gai comme d'ordinaire, rendre visite à son vieux maître. Celui-ci, ne pouvant plus tenir devant ce qui ne pouvait lui paraître qu'une monstrueuse hypocrisie, éclata enfin :

“Miserable, vos premières années étaient loin de présager tant de noirceur et d'astuce ! Est-ce pour vous avoir recueilli, nourri, élevé, pour avoir fait asseoir au rang des princes de mon peuple celui qui devait passer sa vie à paître les animaux sans raison que j'ai encouru votre haine ! Vous étiez donc un serpent que j'ai réchauffé sur mon sein !”

Puis la colère fit place, chez le vieux moine, à l'émotion :

“Mon enfant, mon cher fils, que vous ai-je fait ? Lequel de

vos vœux, laquelle de vos ambitions n'ai-je pas satisfaits dans la mesure de mon pouvoir ? Il fallait me les faire connaître, au lieu de me frapper si cruellement, de me montrer en un seul instant le néant de mes bienfaits, de mes soins et des espérances que j'avais fondées sur vous !”

Un coupable eût cherché à nier mais, dans sa droiture autant que dans sa stupeur, Kentigern ne trouva pas un mot à répondre, sous le coup d'une lâcheté si habilement perpétrée, toute défense était d'ailleurs, impossible. Lui seul entra dans la cellule du prieur et les témoins à sa charge étaient muets, c'est-à-dire irrécusables. Et ses ennemis, présents à cette scène, triomphaient ! La cause de Kentigern était peu de chose à ses yeux. Mais les droits de la justice et de l'innocence, mais le cœur de son vieux maître y étaient impliqués ! A cette pensée, le jeune homme reconquit l'assurance et la parole :

“Maître, ma naissance et, ajouta-t-il, avec ironie, mes préjugés m'interdisent de croiser le fer avec ces nobles seigneurs ! Le fer, du reste, pourrait donner raison à qui ne l'a pas. Le jugement de Dieu, voilà à quoi j'en appelle pour tout éclaircir ! Levez-vous, maître, faites le signe de la croix sur cet oiseau et s'il se relève pour voler et chanter encore, Dieu, je le pense, ne vous aura pas pris comme instrument pour absoudre un calomniateur et un méchant !”

La foudre tombant au milieu de la pièce n'aurait pas produit une plus grande stupeur que ces paroles. En vain les ennemis de Kentigern, un moment pâles et décontenancés, veulent-ils élever la voix pour donner le change au vieillard. Sewan se lève gravement et va faire le signe de la croix sur le corps de l'oiselet. O merveille ! le rouge-gorge, à l'instant ranimé, reprend son vol et vient se percher sur l'épaule du calomnié, en lançant ses trilles les plus étincelantes et les plus harmonieuses.

“Mon fils, dit Sewan en attirant Kentigern sur son cœur, pendant que leurs communs ennemis s'enfuyaient la tête basse, mais le regard toujours chargé de haine, il a suffi de demander

à Dieu ce prodige pour attester ton innocence et j'y croyais avant de t'avoir vu exaucer !”

Ce miracle fut le premier de ceux opérés par Kentigern, devenu, dans la suite, abbé de Culross, puis fondateur et titulaire du siège archiépiscopal de Glasgow, où il continua avec éclat ce rôle du moine et de l'évêque qui, après avoir fait le moyen âge et les temps modernes, couronnera, s'il plaît à Dieu l'œuvre de l'âge contemporain !

A. GAUDEFROY.

Paris, nov. 1891.

---

### LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE ET LES ANGES.

---

La bienheureuse Marguerite-Marie eut l'inestimable faveur de devenir l'associée et l'émule des Anges. Voici comment elle raconte son bonheur et sa gloire.

Un jour, dit-elle, je me retirai à l'heure du travail, dans une petite cour, non loin du Très-Saint-Sacrement. Comme je faisais mon ouvrage à genoux, je me sentis soudain toute recueillie intérieurement. Un peu après, le cœur de mon aimable Jésus me fut représenté plus brillant que le soleil : il paraissait au milieu des flammes, et ces flammes étaient celles de son amour. Il était environné de Séraphins qui, d'un concert admirable, chantaient ces paroles : *L'amour triomphe, l'amour jouit, l'amour en Dieu se réjouit.*

Ces bienheureux esprits m'invitaient à m'unir à eux dans ce cantique de louanges adressées au Cœur de Jésus-Christ ; mais comme un saint respect me retenait, ils me reprirent de ma timidité, en disant qu'ils étaient venus, afin que je m'associe à eux pour rendre à ce Cœur sacré un continuel hommage d'amour et d'adoration ; qu'ils tiendraient ma place devant le Saint-Sacrement, pour que, par leur entremise, je pusse l'aimer sans interruption ; qu'ils participeraient en ma personne à l'amour souffrant, et qu'en la leur je participerais à l'amour jouissant. En même temps, ils me parurent écrire

en lettres d'or cette association dans le Cœur sacré, avec des caractères ineffaçables.

Cette vision dura environ deux ou trois heures, et j'en ai ressenti les effets toute ma vie, par la suavité qu'elle avait produite en moi, et par les secours merveilleux que j'ai reçus de cette association angélique. J'en restai tout abîmée de confusion. En priant ces saints Anges, je ne les nommais plus que mes divins associés. Cette grâce me fit désirer ardemment la pureté d'intention, car elle me donna une si haute idée de celle qu'il faut avoir pour converser avec Dieu, que toutes choses me paraissent impures, en comparaison de la candeur des Séraphins.

L'ANGE-GARDIEN.

---

## A ROME : PAR CI PAR LA

### CHAPITRE SEPTIEME

DU 20 MARS AU 2 AVRIL.

*Vendredi, 22 mars.*— J'arrive de chez le dentiste où j'ai fait réparer un accident. Car je ne conte pas au fur et à mesure, les mauvais coups que je fais. Mardi j'échappai mon dentier, mon palais sur la brique, et le fêlai, de sorte qu'il ne tenait plus que par un cheveu. Impossible de m'en servir pour manger, je le gardai pour parler. Pendant quatre jours je fus réduit à la bouillie, à la soupe au pain, et autres mets qui auraient pu servir à de petits poulets.

A une demi-heure d'ici se trouve M. Adler, dentiste américain. Je m'empressai de m'y rendre. Il loge au *Old England*. Sa pratique est composée, en bonne partie, de lords anglais. J'attendis quelque temps dans de beaux salons des plus fashionables. Enfin M. Adler, qui mène ici grand train, parut.

“ Monsieur, j'ai besoin d'un palais, quels sont vos prix ?— Nous en avons de plusieurs sortes, depuis cent piastres à deux cents piastres ; nous ne descendons pas plus bas que cent piastres.

— Monsieur, si vous n'êtes pas américain, vous méritez de Pêtre. — Pourquoi ?

Parce que vous êtes assez coquin pour cela. “Le compliment parut lui faire plaisir. “Vous trouvez cela trop cher ?—Oh ! non ; mais bonjour !—Arrêtez, Monsieur, il y a palais et palais. Combien voulez-vous donner ?—Vingt piastres, pas un sou de plus.”—Je me dirigeais vers la porte. Le garçon disait à son père : “Papa, ne le laisse pas partir, c'est un prêtre, fais-lui du bon. Je vais le faire son dentier, moi, hein, veux-tu ?” Il jouait la comédie. Je suppose qu'il avait répété ce rôle cent fois déjà. “C'est bien, dit il, revenez. Que mon fils fasse ce qu'il voudra ; Je ne veux rien avoir à faire à ce prix-là.—Ah ! monsieur, je ne suis pas fier, j'aime autant votre fils que vous. Je m'assis sur la chaise haute. Il me met une pelletée de plâtre dans la bouche. Il prépare son moule. “C'est bien, Monsieur, revenez vendredi à 9 heures. Je dois vous dire que la coutume ici est de payer d'avance—La coutume chez nous est de payer quand on livre l'ouvrage—Ah ! monsieur...mais...vous comprenez.—Je comprends que vous vous défiez de moi—Oh ! non,—Oh ! oui, et vous faites bien. Moi je me défie de vous. Alors partageons notre défiance par la moitié, et pour aujourd'hui veuillez vous contenter de ces dix piastres.” Le père mit le nez à la porte. “Si cela continue, Monsieur, nous allons être obligés de faire votre dentier pour rien— Je retournai hier. Tout allait bien. J'allai le chercher aujourd'hui. Il est superbe, plus solide que l'ancien, avec des dents plus longues. Ainsi, gare à qui m'attaquera.

De là je me rendis à la *Chiesa Nova*, où j'avais laissé hier un reliquaire, sur la promesse que m'avait faite le Père sacristain de me donner des reliques de St. Philippe. J'apporte un morceau de toile teinte de son sang et un morceau de sa barrette. Le Père m'a invité d'y aller dire la messe mardi à 7 heures.— En attendant, bonsoir.

J.-B. PROULX, Ptre.

( *A continuer* )

SOMMAIRE DU COUVANT DE NOVEMBRE.

Désappointées.	F. A. B.
La Sainte Ursule	M. L. L.
L'âne retrouvé	H.
Une habile ouvrière	<i>Rayon de Soleil.</i>
Biscuits marbrés (cuisine canadienne)	ADÉLINA B.
Parlons bien (expressions vicieuses corrigées)	A. RION.
25 Cts.	F. A. B.
Aux Aspirantes Institutrices	
Amusements Mathématiques	J. A. CHAUSSÉ.
Gymnastique intellectuelle—série de questions historiques et autres à résoudre.	
<i>L'Almanach du Peuple.</i>	

---

PENSÉES ET MAXIMES.

Ce que j'estime immédiatement après l'éternité, c'est le temps.

MAD. SWETCHINE.

Cherchez le devoir avant le plaisir, et vous trouverez le plaisir dans le devoir.

Pensez deux fois avant parler, et vous parlerez deux fois mieux.

PLUTARQUE.

Lorsque le nom de Jésus ne se trouve pas sous ma plume, je ne me sers de celle-ci qu'à regret.

LA VÉN. BARAT.

Une âme repentante de s'être donnée tard à Dieu disait :  
"Je veux faire en large ce que je n'ai pas fait en long."

Dans les grandes choses, les hommes se montrent tels qu'ils veulent paraître; dans les petites ils se montrent tels qu'ils sont.

CHAMPFORT.

# AMOUR ET LARMES

## VI

### CRUEL SECRET.

Il quitta la chambre. Ses traits étaient altérés, de grands combats se livraient dans son âme ; toutes les fibres de l'orgueil et de l'honneur étaient émus ; il lui semblait qu'il venait d'être mortellement frappé. Il sortit sans suivre de chemin tracé, du côté des vieux remparts, marchant dans les taillis et les ravins, faisant l'ascension des petits monts qui lui barraient la route sans s'apercevoir des obstacles ni de la fatigue. Dans ce moment-là, l'âme seule vivait pour souffrir.

Un soupçon terrible et funeste pesait sur son cœur et il ne pouvait parvenir à l'éclaircir : cette âme d'enfant qu'il avait cru sincère renfermait des obscurités et des mystères dont Amédée n'aurait jamais le secret. Une colère contenue bouillonnait dans l'âme fière du jeune homme, le lien contracté lui devenait insupportable, la fuite ou la mort lui apparaissaient comme le seule remède, comme le salut.

Mais quelles que fussent les amertumes dont son âme se remplit pendant les heures de cette course insensée, elles ne purent l'empêcher de revenir d'elle-même à des impressions plus douces. Annonciade était sa femme bien-aimée ; son regard angélique, son irrésistible sourire, sa voix musicale, cet ensemble harmonieux que tout cœur aimant prête à l'épouse uniquement aimée, se levait comme un gracieux fantôme sur les pas d'Amédée. Ce charme, cette sensation plutôt chassait l'irritation, par degrés ramenait l'affection et éloignait le cœur d'Amédée de l'écueil fatal du désespoir.

Des semaines passèrent et bien des scènes analogues à celle que nous venons de raconter eurent lieu. Les forces morales déclinaient chez tous les deux. L'ignorance d'un malheur soupçonné est plus difficile à supporter que le malheur même, ennemi qu'on voit face à face, qu'on combat et qu'on brise ou par lequel on est brisé ; mais l'inconnu entraîne avec lui de poignantes angoisses qui rongent lentement le cœur.

Annonciade se sentit peu à peu abandonnée, son mari prenait l'habitude de vivre dehors ; elle en conclut à la vérité de ses soupçons et ne fit que sceller davantage son cœur malheureusement et tristement fermé. Amédée multiplia ses promenades solitaires, fuyant lui-même, pour retrouver au bord du lac la folle et enivrante image du bonheur perdu et la tentation tous les jours plus forte du repos dans la mort.

L'impénétrable et décourageante obscurité qui enveloppait la conduite d'Annonciade explique dans un cœur sans foi la cruelle et coupable détermination que prit Amédée d'avoir recours au suicide pour dénouer une situation qu'il croyait sans issue. Un chrétien sincère et fervent aurait souffert autant qu'Amédée, mais d'une manière différente et sans songer à se soustraire lâchement à l'épreuve permise par Dieu.

Amédée ne fixa ni le jour, ni l'heure où il devait effectuer sa désespérante résolution. Il se dit seulement, avec un fignol tout britannique, qu'il fallait que cela fût et que cela serait.

On était à la fin d'août ; la chaleur écrasante de la canicule semblait énerver la nature aussi bien que les êtres intelligents ; le soleil versait du feu dans les veines : Amédée était à sa place accoutumée sous la charmille de la villa, regardant les effets magiques de la lumière sur les eaux, ces scintillements, ces cascades perlées, ces couleurs variées et insaisissables dans leur transparence ; il sentait son âme participer à l'épuisement de son corps et enviait plus follement que jamais l'éternel repos de ces belles eaux qui réfléchissent l'azur du ciel. Le bourdonnement sourd mais continu des insectes d'été ajoutait à la fièvre qui l'agitait ; du sol échauffé s'exhalaient les âcres et suaves parfums des arbres du parc, des fleurs cultivées et des fleurs sauvages ; pas un nuage, pas une brise, pas un frémissement de feuilles, pas un chant d'oiseau : les fleurs s'inclinaient sur leurs tiges, le silence était partout. Allangui par l'atmosphère, Amédée se sentait mortellement triste ; l'orage caché qui planait sur la nature planait aussi sur son âme. Il pensa pour la millième fois à cette autre charmille de Rémillac sous laquelle, à la même époque, l'année précédente, il avait respiré auprès d'elle la tiédeur parfumée des longues soirées d'été ; il lui semblait reconnaître le sentier chéri que foulaient si légèrement ses petits pieds de fée et, dans les innombrables combinaisons d'ombres et de lumières, il croyait voir le ravissant profil d'Annonciade.

Il se berçait ainsi dans les souvenirs de l'époque où il avait connu cette douce jeune fille souriante comme une matinée de mai, fraîche ainsi qu'une fleur d'églantier, semblable dans son enjouement au roitelet qui vole dans les airs ; .. il s'était mis en travers de son bonheur, et la pauvre et naïve enfant n'avait pas osé avouer que son cœur était déjà donné.

— Non, non, je ne serai pas plus longtemps un obstacle à ton bonheur, à ton repos et à ta félicité, murmurait Anédée formulant tout haut sa pensée, je vais te rendre par la nuit la liberté que je t'ai ravie.

Cependant il voulut la voir encore, savourer cette dernière et amère joie avant l'éternelle séparation.

Ils passèrent la première partie de la soirée ensemble. Elle, froide ; lui, sentant qu'il l'aimait en la perdant. Vingt fois il s'achemina vers la porte et revint sur ses pas. Il espérait peut-être qu'un mot tomberait de ses lèvres et lui donnerait la vie. Les lèvres ne s'ouvrirent pas.

Ce fut lui qui, à cette heure solennelle, succomba au besoin de verser son âme dans le cœur qu'il n'avait pu gagner. Il lui dit en termes ardents combien il l'avait aimée pour sa douceur, pour sa grâce, pour sa charme, pour son esprit, pour sa beauté.

— Et maintenant, ajouta-t-il, je ne vous demanderai plus rien. Annonciade, ce serait indigne de vouloir vous arracher par la force ce que vous refusez à la prière, mais écoutez le cri d'une âme brisée : depuis que nous sommes ensemble vous avez vécu entourée d'obscurités et de mystères ; votre nature si enjouée a fait place à des caprices inexplicables, vos manières enfantines se sont changées en un maintien sérieux qui n'est pas de votre âge ; vous étiez aimante, vous êtes froide ; vous paraissiez heureuse de me voir autrefois, actuellement vous me fuyez ..... Je vous demande la cause de cette conduite qui me désespère, vous répondez : ce n'est pas mon secret. Et vous voulez qu'un homme, que votre mari se trouve satisfait et heureux ?... ne le croyez pas ; j'ai le désespoir dans l'âme, j'y ai la mort.

Cette parole vibrante fit jeter un grand cri à Annonciade, elle se leva blanche et frappée, et reçut le choc mortel dont elle ne devait pas se relever.

Il entendit son cri, il accourut :

— Parle, parle, lui dit-il, les yeux plongés dans ses yeux, tu vois comme je t'aime, aie pitié de moi, ma chère bien-aimée.

Il la serrait sur son cœur, il sentait qu'en ce moment, il pouvait tout lui pardonner, mais il fallait que son cœur s'ouvrit et qu'elle eût le courage de donner une espérance.

Elle ne pouvait pas parler. Elle ne pouvait pas dire :

“ Vous aimez ma sœur, ou ma sœur vous aime.” Elle ne devinait pas les pensées blessantes qui torturaient Amédée ; elle était pure comme les anges, n'ayant aucune idée du mal, n'aimant après Dieu que lui, son mari, son Amédée.

Il reprit, croyant faciliter son épanchement, tandis qu'il était aux antipodes de la vérité :

— Dis-moi seulement pourquoi tu redoutes de vivre à Argentan ?

Les deux bras de la jeune femme, qui s'étaient attachés à son mari, retombèrent le long de son corps :

— Je ne puis ! soupira-t-elle tristement.

Il ne parla plus. Tout était fini pour lui en ce monde.

Il se retira à pas lents, la regardant dans le lointain enveloppée dans sa mousseline blanche comme l'aurore dans les nuages du matin. Elle s'effaça et ne fut plus qu'une ombre indistincte, puis elle disparut entièrement sauf dans le cœur dont elle avait la pleine possession.

Il s'arrêta quelques instants à la porte de cette demeure où il la laissait pour toujours, il essaya de se débattre contre la réalité, elle était inflexible et lui disait : “ Fuis.” Et comme un insensé, comme un misérable, comme un condamné, il se rendit au chemin de fer, prit un billet pour Amberieu, décidé à chercher la mort, accidentelle pour le public, au milieu des montagnes qui séparent la France de la Suisse.

Le temps s'était obscurci. L'atmosphère pesante toute la journée annonçait maintenant une nuit orageuse, dans l'air alourdi on respirait une odeur de pluie ; au bout de quelques kilomètres, quand l'horizon fut visible, on aperçut les nuées ouvertes par de brillantes éclairs ; les vallons, les bois et les montagnes se couvraient d'une brume humide et triste, comme si le ciel et la terre prenaient le deuil du bonheur d'Amédée et voulaient pleurer avec lui.

L'homme qui portait en lui-même le poids d'une existence brisée devait être et fut indifférent aux sites grandioses et sauvages qui accidentent la route dans cette partie de la Suisse et provoquent l'admiration des touristes et des véritables artistes. Il fit ce court trajet enfermé dans ses pensées funèbres, ne regrettant pas la vie, mais regrettant le bonheur. Il descendit à Amberieu et, sans en-

trer en gare, s'achemina avec la nuit dans des chemins isolés. Au bout d'un moment, l'orage éclata, inondant de torrents d'eau les montagnes resserrées entre lesquelles s'était engagé l'impudent voyageur. Qui n'a point assisté à un orage dans les Alpes ou dans les Pyrénées se fera difficilement une idée du désordre des éléments, de ce désordre immédiat sans précurseur comme sans durée. Nous avons entendu le tonnerre par un ciel splendide sans qu'un nuage fût visible ; un quart d'heure après, tout était obscur, le ciel n'avait plus ni soleil ni lumière, et, en une heure de tourbillon et de pluie la nature était dévastée.

Bientôt la foudre retentit à l'infini par les rochers qui surplombaient à droite et à gauche tantôt en saillies effrayantes, tantôt en pics élevés ; l'eau se précipita en véritables avalanches de ces roches ébranlées ; de toutes parts, des accidents de terrain ou des crevasses dans la montagne semblaient s'ouvrir, comme des gueules béantes, pour vomir des eaux limoneuses : dans d'autres endroits elles formaient de véritables cascades laiteuses qui, tombant de hauteurs prodigieuses, rejaillissaient au sol en gerbes d'écume.

Amédée ne put échapper à l'admiration de ces sublimes horreurs ; l'homme et ses chagrins en présence de ces grandes convulsions de la nature se rapetissent prodigieusement ; il voyait, à la lueur des éclairs, les ruisseaux devenir torrents, et sa retraite coupée par les arbres déracinés ou des éboulements de terrain.

Je ne voudrais pas dire qu'il eût peur, car un homme n'a pas peur ; mais pourtant ses pensées prirent un cours différent. Quelques instants plus tôt, il pensait au néant comme au terme de ses maux ; actuellement, remué dans des profondeurs intimes de l'âme qu'il ne se connaissait pas, seul et perdu au milieu d'un chaos qui ne va pas lui faire grâce, n'ayant pas d'entourage pour faire parade d'un faux cepticisme, Amédée eut d'étranges sensations.

“ Ces rochers qui tremblant sur leurs bases vont s'écrouler et me broyer, pensait-il, en mesurant du regard leur profondeur effrayante ; ils vont, avec moi, se réduire en poussière et la créature vivante qui passera là demain foulera cette poussière du pied. Tel est donc le terme de ces magnifiques blocs dont les bases semblent éternelles ; l'homme a-t-il les mêmes destinées ? Suis-je appelé à périr tout entier ou à survivre par la partie souffrante et aimante de mon être ? Mon corps est-il le dépositaire d'un atome d'immortalité ? ”

L'artiste s'était d'abord réveillé devant le spectacle grandiose de l'orage dans la montagne ; rapetissé et comme étouffé par cette grandeur, il se sentit redevenir homme et maître de la création au souffle d'une pensée religieuse. Le doute sur la destinée future éveilla un instinct de vie, et, machinalement, il prit un sentier qui coupait obliquement la montagne, pour le service des pauvres gens dont les maisons sont disséminées dans ce désert.

Il le suivit quelque temps, transpercé par la pluie dont il sentait peu l'atteinte ; ses souffrances étaient ailleurs. Il atteignit un plateau sur lequel il erra toute la nuit, indécis et misérable, ne sachant ni vivre ni mourir.

L'orage cessa brusquement. Des nuages couleur de suie estompèrent le ciel jusqu'au lever de l'aurore ; ils cachaient encore la lumière, lorsque des cris poussés dans la direction du Nord vinrent arracher Amédée à sa léthargie, pour le rappeler au grand devoir de l'assistance fraternelle.

Il suivit en tâtonnant la direction des cris qui retentissaient dans le silence de la nuit sonores et déchirants : il parvint à une chaumière isolée, à la porte de laquelle se tenait une femme vieille et d'apparence misérable, qui, se frappant la poitrine et s'arrachant les cheveux, criait : "Ma fille est morte, ma fille est morte !" et le redisait sans cesse en appelant au secours.

Personne ne pouvait l'entendre dans ce lieu perdu, et la Providence seule avait pu y conduire Amédée pour le sauver de lui-même au profit du prochain. Il s'adressa à la vieille femme :

— Qu'y a-t-il ? que voulez-vous ?

Elle ne répondit pas, mais continuant à gémir, le précédant dans sa chaumière, traversant une salle obscure, elle le conduisit jusque dans une chambre située sur le derrière où une jeune fille d'environ dix-huit ans, étendue sur un lit, paraissait endormie. L'atmosphère était malsaine, une forte odeur de charbon s'exhalait de cette petite pièce dont l'unique fenêtre grande ouverte donnait passage à l'air humide de la nuit ; l'aurore qui se levait, éclairait faiblement cet intérieur misérable dans lequel la fraîcheur fébrile de la jeune fille répandait seule quelques rayons.

— Ma fille, ma fille ! cria la vieille femme en redoublant de sanglots et se jetant sur le lit.

Elle ne s'éveilla pas. Quel lourd sommeil que celui que n'éveillent pas les baisers, les cris et les larmes d'une mère ! Amédée commençait à comprendre.

Il écarta la vieille femme, examina la jeune fille et reconnut que cet assoupissement maladif n'était pas le sommeil, mais la conséquence d'une asphyxie. Elle était rose et blanche cependant, vêtue comme un jour de fête avec des fleurs de la montagne autour d'elle, suivant cette folie qui égare les âmes malades sur la route du suicide.

Il lui toucha les mains, le front, tout cela était brûlant, tout cela était inerte. Était-elle donc morte ? Si jeune, si belle, si rayonnante de vie, avait-elle disposé, contre l'ordre de la Providence, des jours bénis qu'elle accorde aux enfants qui ont une mère à aimer et à servir ?

Ces questions passèrent dans l'âme d'Amédée, étonné de l'impression que lui causait un suicide.

La jeune fille était morte.

Amédée en douta longtemps ; il lui frappa dans la paume des mains, sous la plante des pieds, il essaya même de la saigner avec une petite lancette, qu'à la suite d'études médicales inachevées à Paris, il portait toujours sur lui ; ces secours furent inutiles, le sang ne vint pas, le souffle éteint ne s'anima plus.

Il envoya la mère à Amberieu chercher un médecin.

Pendant ce temps, il resta seul avec la morte, il put la contempler à l'aise, il en frémit.

Ce n'était pas la fin chrétienne que le prêtre accompagne de ses bénédictions, l'assistance de ses larmes, qu'entouré un silence recueilli et que veille une famille en prières.

C'était le passage brutal d'une pleine existence à l'insensibilité effrayante du cadavre. Le visage avait encore de l'éclat ; l'âme n'habitait plus le corps. Un médecin allait venir, des prêtres aussi et ils diraient : tout est mort, et, sans service, sans cortège, sans bénédiction, sans prière, sans amour, sans espérance, on mettrait dans la terre, pour y pourrir, celle qu'un peu de courage devant les douleurs du temps eût fait peut-être sainte et martyre.

Amédée, qui n'avait pas songé à cela quand il avait écouté crier dans sa poitrine ses propres douleurs, s'émut profondément devant ce spectacle. La mort est un grand enseignement, il l'entendit.

Deux ou trois heures passèrent ; il y avait loin de cette partie de la montagne au village, et la vieille femme marchait lentement, bien qu'elle eût pris des raccourcis connus des seuls habitants de ce lieu. Elle revint avec le médecin et le prêtre. Tous deux furent violemment émus devant cette malheureuse créature qui n'avait plus besoin de leurs secours.

Il fallut bien dire que c'était la mort. La pauvre vieille femme poussa des cris déchirants. On l'interrogea par une curiosité naturelle, et dans l'espoir aussi de la soulager par l'épanchement. Elle raconta comment sa petite fille, ( elle était sa grand'mère), avait été fiancée à un garçon pris par la conscription.

— Ils s'étaient jurés de s'attendre, dit-elle. Mais voilà deux mois passés qu'un troupiér, en traversant Amberieu annonça le mariage de Bernard avec une veuve du côté de Paris, quelqu'un de riche qui l'avait libéré du service.

Isaline prit ça fièrement. J'm'en inquiétais, je lui disais : pleure, ma fille, car j'avais craint qu'elle ne méditât un mauvais coup. Et pourtant, c'était un grand devoir pour elle de rester courageusement au travail, ayant sur les bras sa vieille grand'mère qui ne peut plus gagner sa vie à quatre-vingt-seize ans.

(A suivre )

---

### La rue du " Saut-au-matelot " à Québec

Quelques-uns ont donné à cette rue le nom de la " *ruelle au Chien* " ( *Dog Lane* ), parce qu'un chien, disait-on, avait roulé du haut en bas du cap.

Voici l'incident qui lui a fait donner le nom qu'elle porte aujourd'hui:

Un matelot anglais, du port de Québec, ayant obtenu congé, monta à la haute-ville et se rendit au faubourg St-Jean ; c'était en été. Comme il faisait chaud, il eut occasion de se rafraîchir, plus d'une fois, dans le cours de la journée, mais il oublia de mettre assez d'eau dans son vin.

L'heure du souper arrivait ; il était temps de retourner à son navire.

Il s'achemine par la rue Couillard, et arrive au cap qu'il voulait suivre jusqu'à la *Côte de la Montagne*, pour se rendre à la basse-ville.

Après avoir fait quelques pas de plus, la tête lui tourne ; il s'arrête, se couche et s'endort, près du bord du cap, mais..... en se réveillant, il oublie qu'il n'est pas dans sa cabine, se retourne, dégringole de la cime, et roule jusqu'aux pieds d'un québécois qui se promenait dans son jardin, à la base du cap. Ce québécois c'était mon grand-père, Pierre-Florent Baillairgé qui, relevant le blessé, le conduit dans sa maison, le place sur un lit et fait venir un médecin. Celui-ci ne trouva rien de grave dans l'état du malade.

Grande fut la surprise de mon grand-père, qui ouvrant la porte de chambre du matelot, le lendemain matin, vit qu'il avait pris la poudre d'escampette.

G. F. Baillairgé.